

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 13

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la *Passion selon Saint Jean* de Bach, à **Gand**, sous la direction de M. Albert Zimmer, de Bruxelles, à la tête de ses chœurs Bach. Près de 2000 personnes ont acclamé le chef-d'œuvre qu'un « misérable » critique de l'endroit aurait préféré voué « à l'oubli éternel ! » (Le Ciel lui accorde un repos semblable !) Enfin par deux fois, on a donné en Belgique (**Bruxelles et Anvers**), la symphonie dite d'Iéna, attribuée à Beethoven. Je dois avouer qu'elle est aimable et même intéressante ; elle porte la date de l'époque, mais elle ne me fait penser ni à Beethoven, ni à Mozart ou quelqu'autre illustre du temps. Et il semble que la plupart de nos critiques s'en tiennent à son sujet, comme moi-même, au fameux « Que sais-je » de Montaigne. C'est plus sage en l'occurrence !

MAY DE RÜDDER.



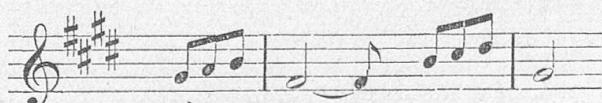
La musique en Suisse

Suisse romande

RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone 96.
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

GENÈVE. Septième concert d'abonnement. — J'attendais la seconde audition de la *Vie d'un Héros* de R. Strauss pour vous parler de cette œuvre, espérant voir s'améliorer ma première impression d'ensemble. Il n'en a rien été. Strauss est inimitable toutes les fois qu'il cherche à faire rire, toutes les fois aussi qu'il s'attache à peindre, en musique, ce que d'autres croiraient impossible à traduire dans le langage des sons. L'humoriste et le virtuose de la description et de l'orchestration sont chez lui de tout premier ordre ; certaines parties de la *Vie d'un Héros* en offrent des exemples, et les générations continueront longtemps encore à admirer ces côtés-là de sa nature. On les appréciera même de mieux en mieux, car aujourd'hui encore, il arrive qu'on le siffle, même en Allemagne, non à cause de ses défauts, mais parce qu'on ne comprend pas ses audaces, ce qui en lui est excellent. Au contraire, quand Strauss est sérieux, expressif à la manière des romantiques, il cesse d'être original ; ses formules même deviennent celles qu'on retrouve partout. Lorsqu'on songe à certains thèmes marqués au coin de sa personnalité, on s'étonne qu'il puisse répéter avec insistance, et sans la moindre intention bouffonne — du moins apparente — des motifs comme celui-ci, qui me revient à la mémoire :



ou tel autre aussi fade, emprunté au « Cygne » de Saint-Saëns, ou quelques autres ne valant pas plus cher. Mais, à la réflexion, on se rend compte que cette sensibilité d'une distinction douteuse est ici parfaitement à sa place. Sous les traits du Héros, Strauss fait son propre portrait : or, parmi les sentiments humains, on en trouve aisément de plus délicats que la vanité. — Un scrupule me reste pourtant ; je me demande si Strauss est vraiment sérieux ; ce qui m'en fait douter, c'est, par exemple, le tumulte orchestral à 3 temps, avec grosse caisse prédominante, que les commentateurs appellent le premier choc du *Combat* : il fait songer à une foire bien plus qu'à une bataille ; il y a là dedans, me disait un voisin, de l'hercule forain, de la femme aux 200 kilos ; — et malgré l'imprécision des descriptions musicales, il semble qu'il n'y ait pas ici d'équivoque. Strauss se serait-il moqué de nous, et de lui-même ? Après *Don Quichotte*, âme de héros sous des dehors grotesques, aurait-il voulu peindre une âme vulgaire sous des dehors héroïques ? Je crois le voir esquisser un imperceptible sourire.

Avec Mahler, il n'y a pas lieu d'être sur ses gardes : sa sincérité n'est point en cause. Certes, les *Kindertotenlieder* (élégies à propos de morts d'enfants) ne font que confirmer l'impression ressentie à l'audition de plusieurs symphonies : le musicien créateur, chez Mahler, n'est pas tout à fait à la hauteur de la conception poétique. Mais ici, le défaut d'originalité proprement musicale ne choque point, parce que toute grandiloquence, toute recherche de l'effet est absente de cette œuvre, d'une intimité (*Innigkeit*), d'une sincérité poignantes. Il suffit d'ailleurs de lire les vers de Rückert (dans lesquels l'art le plus consommé du versificateur n'ôte rien à la spontanéité de l'expression) pour être déjà à moitié conquis. Sur ces poésies touchantes, Mahler a écrit une musique volontairement simple, naïve, d'une polyphonie exquise, et où il a mis tout son cœur. Ajoutez à cela qu'il a orné cette musique d'un vêtement orchestral admirablement adapté, que l'interprétation en était confiée pour l'orchestre à M. Stavenhagen, qui l'a imprégnée de toute son affection émue, et à M^{le} Maria Philippi, cantatrice dont le timbre est si agréable, le style si noble, le goût si parfait qu'on ne songe qu'à l'œuvre en l'écoulant, — et vous aurez une faible idée du plaisir artistique que nous ont fait éprouver, dans une collaboration rare à ce degré d'excellence, le poète, le compositeur et les interprètes.

M^{le} Philippi nous a fait entendre encore la cantate de Bach *Schlage doch, gewünschte Stunde* dont la chute finale est curieuse (à l'accord de sous-dominante succède, toute seule, la note tonique donnée par la *campanella*). Malheureusement l'une des cloches, qui donnait le *si*, faisait résonner un harmonique faux, un *ré naturel* très intense et très désagréable à entendre (dominante mineure d'un ton majeur). La cantate n'est pas l'une des plus remarquables. Outre l'effet naïf et un peu agaçant produit par l'exaucement musical immédiat, cent fois répété, du vœu renouvelé avec insistance dans les paroles, la musique est assez monotone. Par une coquille d'impression un journal transformait le *Schlage doch* du titre en *Schlafe doch*. Et vraiment on avait envie de dormir.

Le programme, très chargé, comprenait encore l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven (la précision d'attaque des premiers accords n'a rien eu à envier à aucun orchestre étranger), le *Prélude de Parsifal* (la monotonie du début, résultant de la tenue indéfinie d'un même accord, n'a fait qu'accuser plus nettement, par contraste, le relief saisissant que M. Stavenhagen a donné à la suite), enfin l'entr'acte n° 3 de *Rosemonde*, de Schubert, qui eut gagné à être joué avec plus de souplesse métrique.

M^{lle} M. Chossat et M. P. Miche ont donné un concert de musique suisse. Sans rien perdre de sa virtuosité très sûre et très brillante, M^{lle} Chossat a su donner à son toucher plus de charme, à son interprétation plus de couleur que par le passé. La Sonate de Huber qu'elle a jouée n'est pas, sauf le *scherzo* plein d'humour, une des meilleures œuvres du maître bâlois; la personnalité s'y cache trop fréquemment sous un vêtement quelconque, mendelssohnien de préférence. Les pièces de J. Lauber, par contre, reflètent bien sa nature; des trois *Passiflores* j'ai aimé surtout l'*Humoresque*. Le jeu de M. Miche, un peu incertain au début, s'est affirmé à la fin avec autorité. Sa technique est sûre, sa sonorité agréable sans être très puissante, son interprétation pleine de chaleur et de vie. J'aurais préféré qu'il ne mît sur son programme ni la *Romance* de Berthoud, ni la danse de Hegar (jouées toutes deux par M^{lle} Breitmayer, il y a un an environ), ni ses œuvrettes à lui, péchés de jeunesse dont il vaut mieux ne rien dire... Il a terminé le concert en interprétant fort bien avec le compositeur, la sonate pour piano et violon de M. J. Lauber, œuvre de jeunesse aussi, mais qui révèle déjà une grande maîtrise de la composition, et où passe, d'un bout à l'autre, un souffle sain et vivifiant, une ardeur toute juvénile. M. Lauber s'est montré une fois de plus l'excellent pianiste que l'on sait; il ne fait jamais parade de sa technique; mais il faut avoir des capacités pianistiques de premier ordre pour pouvoir jouer comme lui, presque sans préparation, au retour d'une course en skis, des œuvres difficiles.

MM. Diémer et Boucherit ont donné ensemble un concert à la Salle de la Réformation. L'aimable vieillard dont Genève a tant de fois admiré l'impeccable technique aurait dû naître aux temps heureux où l'art n'était que sourire, joie et réconfort. Son interprétation des anciens clavecinistes français peut n'être pas toujours historiquement légitime, elle est charmante à écouter. Mais les compositeurs qui ont fait passer dans leur musique toutes les angoisses de leur cœur, les Beethoven, les Schumann, les Chopin, et bien d'autres, M. Diémer joue leurs œuvres comme si elles étaient le reflet d'une âme sereine,... j'aimerais mieux qu'il s'abstînt de les jouer. M. Boucherit a de très grandes qualités de violoniste; un son d'une puissance telle qu'on se demande comment il est possible de le produire avec un violon; une très grande netteté de technique, beaucoup de verve et de tempérament. Personnellement je ne goûte pas beaucoup les contrastes aussi violents qu'il croit devoir les faire dans la musique ancienne; il est vrai que dans les œuvres éditées par Kreisler, on ne sait pas, à l'audition du moins, ce qui est du Kreisler et ce qui est du vieux maître. Les soli du pianiste étaient encadrés par la Sonate de Fauré, si pleine de vie et de charme, mais que je comprends tout autrement que M. Diémer, et la Sonate à Kreutzer de Beethoven.

EDMOND MONOD.

VAUD Les circonstances que nos lecteurs connaissent par ailleurs, venues se joindre à des travaux personnels urgents, m'ont empêché de suivre comme je l'aurais désiré la série des concerts lausannois. Et d'autre part, les règles élémentaires d'une courtoisie que nous voudrions voir régner entre artistes (même lorsqu'ils sont en désaccord et se livrent aux critiques les plus sévères) nous obligent à nous séparer de ceux de nos collaborateurs qui croient devoir s'en affranchir.

On pardonnera donc à cette chronique de n'être, pour une fois, qu'un simple rappel des événements de la dernière quinzaine, auxquels il faudrait ajouter, pour mémoire, le concert de l'Orchestre Lamoureux, le 7 février dernier. Il ne semble pas à vrai dire que la direction de M. C. Chevillard entraîne ce merveilleux instrument à des hauteurs bien grandes. L'impression assez générale est plutôt que l'« esprit » fait parfois défaut à des exécutions dont la « lettre » est toujours parfaite. Ce fut ensuite le concert du violoniste I. Mitnitzky, avec le concours de l'excellent musicien zürichois Fr. Niggli, puis le concert des frères Eugène et Théo Ysaye, auquel du reste l'Agence Ad. Henn ne nous avait pas conviés (suivant l'habitude qu'elle semble prendre d'ignorer la « Vie musicale » et d'autres revues analogues, toutes les fois qu'elle est sûre de remplir facilement ses salles)...

D'une importance tout autre, à nos yeux, sont les concerts de nos institutions lausannoises et plus particulièrement — en dépit des imperfections qu'on y peut parfois relever et qui sont inséparables de la pratique musicale des petites villes — ceux de la « Société de l'Orchestre ». La saison touche à sa fin, en sorte que nous eûmes le traditionnel concert au bénéfice du chef d'orchestre, M. Carl Ehrenberg. « La critique, dit fort bien un de nos confrères, n'a guère à voir à des manifestations de ce genre, sauf à s'y associer de tout cœur. Qu'il nous soit permis de remercier encore M. Ehrenberg, directeur et compositeur, pour le travail énorme fourni jusqu'à ce jour, pour la continuité inlassable de l'effort, pour toute la somme de soin et de talent généreusement dépensée à notre profit ». Mme Bressler-Gianoli apportait à ce jour de fête le concours de son beau talent et y chanta, entre autres, deux *Prières* nouvelles de M. Ehrenberg, avec orchestre. Le mercredi suivant, à la Maison du Peuple, seconde audition très appréciée de la *Symphonie (Sintram)* de M. Templeton Strong, comme aussi de *Till l'Espiègle*, de Rich. Strauss, dont l'espièglerie ne plaît décidément pas à tout le monde. Soliste : Mlle Julia Demont, jeune cantatrice genevoise, élève de Mme Lefébure (Bruxelles) et dont on s'accorde à vanter la jolie voix, très bien posée.

Enfin, aux concerts d'abonnement encore : deux œuvres de grande envergure : la *Symphonie* de C. Franck et les *Variations* de Brahms sur un thème de Haydn, sans compter le soliste dont M. Ed. C. dit, dans sa dernière chronique :

« C'est un merveilleux pianiste que M. Rodolphe Ganz. Bien que technicien de premier ordre, il avait mis une certaine coquetterie vendredi dernier à nous donner un concerto qui passe pour « facile » et ne se joue en conséquence plus que rarement au concert, le 1^{er} concerto de Beethoven, en *ut* majeur. Ce fut un triomphe de bon aloi, triomphe de musicien. Le pianiste s'était du reste réservé les cadences, qui, me dit-on, sont de son crû.

Pour son second morceau, M. Ganz avait choisi la *Fantaisie hongroise* de Liszt, œuvre tellement connue, tellement rabâchée que l'on s'expliquait difficilement cette préférence. On se l'explique mieux aujourd'hui : M. Ganz transforme cette fantaisie par une interprétation tellement transcendante que nul n'éprouve à l'entendre un instant d'ennui, ni le plus léger sentiment de satiété. »

G. H.

NEUCHATEL Le mois de février sera, à Neuchâtel du moins, pour la présente saison musicale, le mois le plus important. La Société chorale l'a ouvert avec une très bonne audition du *Messie* de Hændel, sous la direction de M. P. Benner, dont les débuts marqueront sans doute le premier chaînon d'une suite de succès. M. Benner a l'étoffe d'un directeur; il tient son monde et le mène comme il l'entend. Ce sont choses que l'on n'acquiert guère ou pas du tout, et c'est parce que l'on savait que le directeur actuel de la Société chorale possédait cette qualité, que nombre de personnes ont de tout temps vu en lui le successeur de M. Edmond Röthlisberger. C'est dire que choristes et public sont contents de lui et ne désirent qu'une chose, c'est de le voir progresser dans ce qui peut n'être pas encore tout à fait au point. Il est juste de dire que la tâche de M. Benner était considérable et que ce n'était pas manquer d'audace que choisir pour ses débuts une œuvre comme le *Messie*, alors qu'il s'agissait de prendre contact avec un personnel choriste nouveau. (La Chorale était plus forte que jamais le 4 février; mais dans les éléments de renfort, il y avait plus de recrues que de réengagés.) Si donc il y a eu parfois quelque peu de confusion, si les mouvements de plusieurs chœurs nous ont paru trop lents, alors que le directeur essoufflait parfois les solistes, c'est sans doute qu'il n'a pu mettre à certaines parties l'allure qu'il aurait voulu y donner... M. Benner nous permettra-t-il de lui reprocher d'avoir supprimé la fugue finale sur le mot «Amen» et de l'avoir remplacée par une répétition de l'*Alleluia* de la seconde partie. Il m'a rappelé, en ce faisant, un directeur du théâtre de Genève, donnant *Ernani* de Verdi et qui, pour «rechanter le final de «La Clémence» de Charles Quint» à l'acte du Tombeau, faisait à la fin de la pièce surgir le dit personnage au moment où *Ernani* et dona Sol allaient se tuer, pour ordonner à *Sylva* de pardonner à son tour... De semblables modifications, critiquables au théâtre (bien qu'il soit admis que l'on fait mourir ou vivre à choix Mignon et Mireille), ne sont pas tolérables avec la musique d'église. Hændel a su ce qu'il faisait en donnant une autre note à la fin de chacune des parties de son *Messie*, et ce n'est pas aux directeurs à le corriger, sous prétexte de «bis».

Les solistes engagés par la Chorale étaient de premier ordre, puisqu'ils s'appelaient M^{mes} Debogis-Bohy et Philippi, MM. Plamondon et Frölich, mais, au point de vue de l'interprétation de ce genre de musique, on était forcé de donner la préférence au style de M^{lle} Philippi et de M. Frölich.

Et nous avons eu quelques jours plus tard l'orchestre Lamoureaux, dont le programme, peut-être un peu trop uniformément «Stimmungsbilder» a enthousiasmé le public neuchâtelois, n'en déplaise à un correspondant occasionnel local qui nous a reproché dans la «Feuille d'Avis» d'être trop froid! Trop peu manifestant, c'est possible, mais non pas trop froid; ceci est une affaire de comparaison et de nuances.

Du reste, le Temple du Bas était bondé pour la Chorale comme pour Lamoureaux, et la Police locale avertie par le premier concert a impitoyablement proscrit pour le second un certain nombre de chaises supplémentaires. Nouvelle preuve de l'insuffisance de nos locaux, ce qui n'avancera pas d'un jour l'exhumation de la question de la Grande Salle, qui après avoir été successivement noyée et enterrée, semble bien définitivement morte.

Mardi dernier, votre violoniste Berber a été applaudi et fêté au Concert d'abonnement dans deux concertos de Brahms et Bach. Le directeur

de l'orchestre de Berne y a eu, de l'avis d'un de nos chroniqueurs locaux les plus en vue, son meilleur succès de la saison, il se produira au prochain concert comme compositeur avec sa dernière symphonie. M. Adolphe Veuve, qui a concerté cet hiver avec succès jusqu'à Berlin y jouera un concerto de Saint-Saëns. Il y sera applaudi, fêté et fleuri sans aucun doute.

MAX-E. PORRET.

FRIBOURG

Je ne saurais commencer ma revue de l'année musicale sans rappeler le souvenir d'Edouard Vogt que nous avons perdu en mai 1911. Durant plus d'un quart de siècle, il fut le directeur de nos principales associations et à ce titre l'organisateur de nos plus essentielles manifestations musicales. La nature lui avait accordé des dons prestigieux et il eût certainement accompli de grandes choses, si les circonstances n'avaient en quelque sorte entravé leur libre développement. C'est toujours, sembla-t-il, à contre cœur qu'il se voua, obligatoirement, à l'enseignement. Ses sympathies allaient plutôt à la carrière de virtuose. Et vraiment, à l'époque où, en pleine vigueur, il pouvait donner sa mesure, son jeu d'organiste était superbe de rythme et de clarté. L'exécution des trop rares œuvres de J.-S. Bach qu'il avait à son répertoire reste dans ma mémoire comme un enchantement. Ces dernières années, miné lentement par la maladie, il n'avait plus la force nécessaire pour réagir contre une lassitude envahissante. Elève de Faisst, personne ne s'étonnera que Vogt fût de tendance conservatrice, — ceci n'est pas un reproche —. Au reste, il avait arrêté son char il y a fort longtemps et le mouvement artistique contemporain lui était en bonne partie simplement étranger. Il ne voulait même rien savoir de quelques novateurs dont il lui arrivait de parler avec une sorte de parti-pris énergique et non dénué d'une certaine élégance.

Il a accompli ses obligations professionnelles avec une ponctualité et une conscience exemplaires, et ce n'est que trahi par ses forces, qu'il consentit, pour mourir, à descendre de son orgue aimé avec passion.

Sa disparition à la veille de la saison des concerts d'orgue causa un certain désarroi. Deux concours furent ouverts pour lui donner un successeur. En attendant la nomination de ce dernier il fallait aviser. La nécessité fit surgir un jeune musicien fribourgeois dont nous aurons encore, espérons-le, souvent l'occasion de parler. A point nommé, M. l'abbé J. Bovet, maître de chapelle à l'école normale d'Hauterive, l'un des meilleurs élèves formés par M. Antoine Hartmann, fut en mesure de remplir les fonctions d'organiste intérimaire.

Quelques jours de répétitions hâties sur l'orgue étrangement décrépit de la collégiale de Saint-Nicolas lui permirent d'élaborer un programme artistique qui alla s'améliorant, se complétant et se diversifiant durant les deux mois que dura sa suppléance.

Le succès vint, immédiat, et on eut le spectacle inaccoutumé de la foule se pressant au concert quotidien. Cédant au vœu général, M. Bovet, — ce fut sa seule faiblesse —, condescendit jusqu'à faire entendre une mosaïque d'airs semi-patriotiques, semi-populaires avec tonnerre et grêle obligés en guise de la scène pastorale romantique emportée par Ed. Vogt dans la tombe.

Quand M. le professeur Haas, le successeur de M. Vogt, entra en fonction, il n'eut plus qu'à continuer la série des auditions commencées sous de si heureux auspices. *La Vie musicale* ayant récemment donné sa biographie, la modestie du sympathique musicien m'en voudrait d'insister à nouveau. Son grand mérite et celui de M. Bovet, c'est d'avoir réussi à démontrer à nos autorités la nécessité de restaurer de fond en comble les orgues de Moser. Ils ont eu la satisfaction d'être entendus puisque, au moment où je vous écris, la restauration s'accomplit par les soins du facteur Wolf.

Les orgues étant muettes pour un temps, souffrez que nous parlions d'autre chose.

M. Paderewski n'a plus voulu nous laisser sous le coup de la déception d'un concert annoncé il y a quelques années, puis renvoyé aux calendes grecques. Cette fois-ci il s'est complu à nous donner le récital promis. Un auditoire, composé en partie d'étrangers des villes voisines, a fait à l'incomparable et éminent artiste une respectueuse ovation. Ce fut le grand événement du printemps passé. Puis vint l'été, puis l'automne et avec octobre la trop fugitive apparition du quatuor Schœrg qui possède ici un groupe fervent d'admirateurs et d'amis. La bonne parole nous fut prêchée avec trois quatuors de Haydn, Beethoven et Dvorak. Ce furent deux heures exquises laissant après elles le regret d'avoir été courtes. Quand le quatuor Schœrg reviendra, il n'aura plus en son sein Jacques Gaillard et nous en serons chagrinés.

Pour mémoire, je cite les concerts de M. de Koczalski que je n'ai pu entendre. Mme Jaques-Dalcroze donna également un récital de chant. Programme superbe, exécuté avec la maîtrise que vous savez.

Ma revue ne serait pas complète si je vous disais un mot des concerts organisés par nos associations.

Une soirée fut consacrée par la chorale *La Mutuelle* à nous donner la primeur du recueil de chants populaires publié par M. J. Bovet, dont je dois me borner à vous dire aujourd'hui que j'en pense beaucoup de bien: Cette collection a un succès d'enthousiasme. Les sociétés de chant s'en arrachent les exemplaires et dans tout le pays, chaque dimanche, où que vous alliez, vous entendez partout les chansons de Bovet. Il a su réveiller l'âme populaire qui sommeillait et ses chants sains et robustes, un peu après comme notre sol, ont chassé de chez nous les inepties d'importation. A côté de notre Jaques-Dalcroze, Bovet, chansonnier populaire, fera son chemin.

La musique de chambre ne perd jamais ses droits. *L'Académie de musique* annonce trois auditions dont les programmes sont des plus intéressants. *Le Conservatoire de Musique* a commencé ses séances avec le Trio de Tchaikowsky et la Sonate (avec violon) en *ut* mineur de Grieg, deux œuvres qui ont mis dans le meilleur jour le jeu plastique de notre remarquable pianiste, Mlle Henny Ochsenbein.

La critique locale a peu goûté le Trio de Tchaikowsky qu'elle a trouvé incompréhensible; Mozart et Beethoven eussent mieux fait son affaire. Excusez du peu! Un concert symphonique a permis d'apprécier à nouveau le talent si probe de M. Rud. Hegetschweiler, professeur à notre Conservatoire, qui y exécuta avec une réelle autorité le concerto de violon en *la majeur* de Mozart.

Enfin, la Société de Chant — dont nul plus que moi ne prise les sérieux efforts — a exécuté récemment un programme auquel on ne pouvait repro-

cher le moindre manque de goût. Elle n'était malheureusement pas dans l'un de ses bons jours et, connaissant la sympathie que je nourris à son endroit, elle me saura gré assurément de lui dire avec franchise que *Fraternité*, le beau chœur de Gevaert méritait une exécution moins insuffisante. La Société de Chant prendra une revanche, car ses membres sont trop intelligents pour ne pas faire leur profit d'une critique sincère.

J. MARMIER.



Suisse allemande

RÉDACTEUR :

M. le Dr *Hans Blæsch* — Berne, Herrengasse, 11.

(Suite)

A Bienne, le bon directeur et le compositeur bien connu, W. Sturm a vu célébrer le 70^{me} anniversaire de sa naissance par un festival des mieux réussis. D'autres concerts encore mériteraient une mention : « Société de l'Orchestre », « Musique intime » avec le concours de M^{lle} Jeanne Soutter dont la voix est justement appréciée et qui organisa en outre avec grand succès deux soirées de rondes de Jaques-Dalcroze. Mais les événements importants de la grande cité musicale du Nord, de Bâle, nous attirent : chacun sait que M. Hermann Suter est l'âme de la vie musicale de cette ville et que ses capacités remarquables suffisent aux tâches même les plus hautes et les plus grandes. Chaque concert d'abonnement est digne de retenir l'attention. Il y eut, comme soliste, dans l'un J. Thibaud (Bach, concerto en *mi*), dans l'autre le chanteur viennois Josef Steiner, dans un troisième le violoniste Arrigo Serato. Et d'autre part il est réjouissant au plus haut degré de voir qu'un compositeur de la valeur de S. von Hausegger trouve un avantage à offrir à nos orchestres suisses la première exécution d'une œuvre nouvelle. La *Symphonie* dont nous avons déjà parlé lors de sa « création », à Zurich, eut à Bâle aussi une interprétation de premier ordre et si, ici encore, l'impression fut mélangée elle n'en laissa pas moins la certitude que l'on a affaire à une œuvre de valeur incontestable. Et ce fut un événement artistique encore que l'exécution des *Béatitudes* de César Franck (en français), avec de grandes ressources exquises et stylées et qui produisit peut-être pas toujours égale, mais en tous cas très profonde. Il semble que l'œuvre satisfait plus encore par les beautés admirables de quelques scènes que par son ensemble. Quant au concert extraordinaire de l'orchestre, il valut à ses auditeurs une grande joie : celle de la première exécution, par Ernst Levi, d'un nouveau *Concerto de piano* de Hans Huber. Œuvre bien vivante et qui vivra, car elle trouvera certainement partout le même accueil enthousiaste que l'autre soir et, de plus, elle offre autant d'attraits pour le public que pour le pianiste. On s'étonne vraiment de la rapidité avec laquelle se succèdent les œuvres du génial compositeur

bâlois : œuvres grandes et passionnées qui, de plus en plus, sont achevées jusque dans leurs moindres détails. Et chacune, l'expression intégrale de l'homme au robuste tempérament, à l'âme douce et aimante, — non pas le résultat des efforts d'une pensée anémique à laquelle doit suppléer le travail, mais la manifestation, musicale de la première à la dernière note, d'un cœur toujours chaud, d'un musicien merveilleusement doué. La Suisse possède en Hans Huber un musicien dont elle a le droit d'être fière.

Tournons-nous maintenant du côté de la Suisse orientale : ici aussi un « Klingen und Singen » dont nous ne pouvons apporter que l'écho très lointain et très atténué. Sur un espace relativement restreint, les villes dans lesquelles existe un mouvement musical important se pressent réellement les unes contre les autres. **Zurich** est devenu un centre musical qui peut prétendre à jouer un rôle directeur dans le mouvement artistique non seulement de la Suisse, mais aussi bien de l'Allemagne. Elle le doit à l'abondance comme à la qualité des manifestations musicales de tout genre qui s'y succèdent. Et dans un cercle de quelques lieues à peines plusieurs villes rivalisent avec elle, grâce à l'appoint de leurs propres ressources musicales. Ce n'est guère que dans les provinces rhénanes que l'on pourrait rencontrer un nombre tel de villes où la musique soit en si grand honneur. A Zurich même, la vie musicale s'incorpore toute en la personnalité enthousiaste et volontaire de V. Andreæ. Sous sa baguette, le grand orchestre de la « Tonhalle » est devenu une association de premier ordre qui s'attaque victorieusement aux œuvres les plus hautes, aux tâches les plus ardues, — et plus grande est la difficulté, plus grande la joie de la domination souveraine. Quel que soit le but qu'il assigne à ses efforts : trésors des maîtres classiques ou romantiques, batailles sonores des grands conquérants de l'orchestre moderne, tableaux de genre de l'école française, humour ou joie fruste de chants d'étudiants, V. Andreæ est toujours l'interprète qui donne la vie et la force aux créations des maîtres dont il se révèle ainsi l'égal. A côté de lui, le génial compositeur de lieder, Othmar Schœck, se fait remarquer comme directeur de deux associations chorales (« Aussersihl » et « Lehrergesangverein ») et parvient, avec des ressources plus modestes, à fournir des exécutions musicales imposantes. Mais je voudrais de tout cela ne mentionner aujourd'hui que quelques faits isolés particulièrement intéressants : aux concerts d'abonnement, M^{me} Mysz-Gmeiner, produisant une impression profonde dans les *Kindertotenlieder* (Rückert) de Gustave Mahler ; dans un autre, Fritz Kreisler, le plus grand sans doute de tous les violonistes de ce temps, dont l'interprétation du concerto de Beethoven et du fameux « Trille du Diable » de Tartini fit vraiment sensation.

A **Saint-Gall**, Fr. Kreisler joua le Concerto de Brahms et y remporta un triomphe qui est à la gloire du public saint-gallois autant que de l'artiste lui-même. Les concerts d'abonnement de cette ville, sous la direction de M. Albert Meyer, se distinguent toujours par le choix judicieux des œuvres et la composition des programmes, comme par le style excellent des interprétations. Au IV^e concert d'abonnement, que la violoncelliste Beatrice Harrison embellissait, le jeune compositeur bâlois, K.-H. David a conduit avec succès l'exécution de sa *Sérénade en sol min.*, op. 10. Sous la direction de M. G. Haug, le « Sängerbund » a donné un concert avec le concours de M^{me} El. Lauterburg-Gound dont on sait la superbe voix d'alto, et le chœur de l'Eglise évangélique a exécuté un choix magnifique d'œuvres de J.-S. Bach. Ici aussi, comme à Zurich, la musique de chambre est

en grand honneur. **Zurich** possède en effet un quatuor d'archets de premier ordre et elle en fait très heureusement bénéficier les villes voisines. Son premier violon, M. W. de Boer, un artiste et un virtuose distingué, s'est fait applaudir plus d'une fois, en ces derniers temps comme soliste : à **Berne**, dans le concert consacré à Strauss, à **Lucerne**, dans un concert d'abonnement. De Boer peut soutenir la comparaison avec les violonistes les plus grands, et l'on doit en dire autant du violoncelliste Engelbert Röntgen.

Une simple mention des concerts de **Winterthour**, dans l'un desquels on entendit M. Félix Berber, et de ceux de **Schaffhouse**, à la fin de notre course rapide à travers la musique dans la Suisse allemande. Et nous achevons avec le regret d'avoir dû laisser de côté, par suite d'une trop grande abondance de biens, tant de choses bonnes et qui auraient mérité sans doute d'être relevées.

Dr HANS BLÆSCH.

